

M^{rao} de Sévigné écrivait un jour : « Je trouve des âmes plus droites que les lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent. » Ce mot que M. Rousse rappelle dans sa préface aux plaidoyers de Chaix-d'Est-Ange, dont il fut le secrétaire, ne saurait mieux s'appliquer qu'à lui-même. On peut dire de lui ce qu'il disait en même temps des avocats : « Placés au milieu même des idées, des passions et des affaires de leur siècle, pénétrés de tous les souffles qui l'agitent, ils ont gardé dans leurs traditions, dans les règles sévères qu'ils observent, aussi bien que dans les plis de leurs antiques robes noires, l'empreinte vivante du passé. Je ne crois pas que nulle part, en France, on trouve un type mieux conservé de la vieille bourgeoisie dont ils sont les enfants et dont ils ont retenu, comme un air de famille, les qualités généreuses et les incommodes défauts. » Supprimez ces « défauts incommodes » et, après avoir lu les deux volumes de M. Rousse, vous avouerez qu'il est difficile de faire de soi-même une image plus ressemblante. Un trait néanmoins y manque : qu'on nous permette de la compléter. « Je ne suis, dit-il modestement ailleurs, en tête de ses *Souvenirs du siège de Paris*, ni un héros, ni un penseur, mais un bourgeois d'esprit moyen et d'âme ordinaire. » C'est, en effet, une âme tout unie que celle dont l'honnêteté native n'a jamais connu les secrets détours, ni les expédients qui mènent à une rapide célébrité ; c'est peut-être une vertu démodée qu'une indépendance rétive qui ne relève en rien de la fortune, un désintéressement naïf que nul éclat ne peut corrompre et qu'aucune déception ne parvient à rebuter ; c'est, sans doute aux yeux de la génération moderne, une vieille tradition bourgeoise que cette défiance des émotions artificielles et surfaites, des agitations stériles, ce dédain de l'emphase théâtrale et de la molle abondance, du vague enchantement des phrases sonores qui accompagnent la pensée, sauf à la remplacer trop souvent : c'est même, paraît-il, la marque d'un esprit moyen, en tout cas timoré, que le souci de dissimuler les élans d'un cœur tendre et d'une imagination ardente sous la froide correction d'une douceur uniforme et d'une constante urbanité. Ame ordinaire, soit, parce qu'elle n'a rien de rêveur, d'exalté, de paradoxal, ni d'errant : mais âme singulièrement forte et honnête, ferme et modérée à la fois, qui ne se voile et ne se replie sur elle-même que pour s'élever plus haut et pour serrer de plus près les immortelles splendeurs du beau, du vrai, du juste ! Ouvrez, par exemple, ses *Souvenirs du Siège*, cette longue correspondance sans réponse entretenue pendant le grand hiver avec un ami séparé par les lignes ennemies, ce « monologue distrait et diffus » comme il l'appelle, qui trompait en 1870 l'inactivité de ses journées, et qui, en lui faisant rêver de loin au jour de la délivrance, lui donnait, dans Paris captif, l'illusion de la liberté ; lisez ne journal intime, non avec indulgence, ainsi que l'auteur le demande, mais avec sévérité, et dites si l'âme meurtrie d'un Français peut pousser des cris plus vibrants, dans leur simplicité même, de patriotisme, de douleur et d'espérance, si ces feuillets couverts à la hâte, d'heure en heure, de réflexions entrecoupées, peuvent porter, avec la trace de nos découragements et de nos soudains espoirs, de nos songes et de nos stupeurs, de nos colères et de nos désillusions, la signature plus vigoureuse d'un citoyen épris de la patrie jusqu'à l'entière immolation de ses préférences politiques et jusqu'au saint héroïsme du sacrifice ? Dans le recueil formé par M. F. Worms, il y a des pages plus littéraires, des portraits plus finis, des bas-reliefs plus délicatement et plus artistement ciselés ; citons seulement la notice sur Ch. Sappey, l'éloge de Jules Favre, l'analyse des travaux de M. Gh. Lévesque et le médaillon de M. de Montyon, tous